

## Disques et cylindres au Centre franco-ontarien de folklore

par Germain Lemieux  
Centre franco-ontarien de folklore  
Sudbury, Ontario  
<http://www.cfof.on.ca/>

À titre de fondateur du Centre franco-ontarien de folklore (CFOF), j'ai été heureux de lire un article de la revue ACMB (Association canadienne des bibliothèques de musique) signé par Richard Green et intitulé *Vieux sillons, nouvelles ondes*. Il y est question des disques 78 tours. Pour plus de précision, référons les lecteurs au *Bulletin de l'ACBM*, vol. 27, n°3, décembre 1999, page 15-19.

L'auteur Green parle de gramophones, mais jamais de graphophones. Nous pensons charitablement qu'il a traité de la période des graphophones dans des articles précédents et dont nous ignorons le contenu. Nous croyons de notre devoir de collectionneur de renseigner les lecteurs sur notre collection de graphophones et de gramophones. Notre salle de vieux instruments de musique contient un bon nombre de graphophones et de gramophones de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, instruments que les catalogues publicitaires intitulaient *Talking Machines*.

Mais faisons d'abord la lumière sur ces deux systèmes de transmissions du son : celui du cylindre de cire durcie (*Amberol*) et celui du disque 78 tours.

Signalons que le cylindre, en plus d'annoncer le nombre de tours à la minute, indique la longueur de la pièce enregistrée : cylindres de deux minutes et cylindres de quatre minutes. Le système de cylindres de cire n'utilisait pas l'aiguille d'acier, mais un

diamant. Il va de soi qu'un cylindre de deux minutes ne possédait pas un diamant orienté de la même façon qu'un cylindre de quatre minutes. Nous sommes en possession d'appareils – les uns portatifs, un autre à haut-parleur disposé dans un meuble d'acajou – qui fonctionnent encore très bien et qui permettent aux visiteurs de notre musée d'entendre de la musique du passé, airs d'opéras, musique vocale et instrumentale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous reviendrons plus loin sur la qualité de sonorité de ces cylindres.

Nous n'avons pas encore parlé de deux personnages importants : Thomas Edison et E. Berliner. Du premier, nous possédons plusieurs appareils et bon nombre de cylindres; du second, nous possédons un gramophone digne d'attirer l'attention. C'est, à notre connaissance, le premier gramophone à disque. Sur un flanc, on remarque l'inscription *Gram-O-Phone* et, de la boîte qui supporte le lecteur à aiguille et le cornet suspendu, on peut lire : « E. Berliner: le brevet de cet appareil vendu par Berliner remonte à 1897 ». Le disque de quatre pouces de diamètre a près de trois lignes d'épaisseur.

Les connaisseurs d'appareils électroniques ne seront pas surpris d'apprendre que tous ces vieux instruments fonctionnent grâce à un ressort qu'il faut remonter après huit ou dix minutes d'audition. Ce système fera rire les gens de la jeune génération, mais il ne faut pas oublier que les machines électrifées

n'existaient que dans de rares laboratoires. Pour écouter chez soi un extrait d'opéra ou une gigue de violon, il fallait se plier à la nécessité de tourner la manivelle de temps en temps.

Au cours de la dernière année, nous avons entrepris de faire l'inventaire de notre collection de cylindres en colligeant le plus de renseignements possible. Nous avons écouté, cylindre après cylindre, près de 350 unités, et nous en avons trouvé 331 d'assez bonne qualité pour être repiqués d'après le système numérique. Nous souhaitons ainsi en préserver le contenu pour les générations futures. Il nous fallait tenir compte de tous les renseignements écrits aussi bien sur les boîtes que sur les cylindres.

D'abord, chaque boîte cylindrique est numérotée; ce même numéro apparaît sur le rebord de cire laissé libre par les derniers sillons. À la suite du numéro, viennent le titre de la pièce, puis le nom de l'artiste (chanteur ou musicien) suivi de l'élément d'accompagnement : violon, orchestre, fanfare. Ces mêmes détails se retrouvent sur le cylindre, comme nous l'avons dit plus haut. Les numéros, celui de la boîte et celui du cylindre, servent à loger ce dernier toujours dans le même contenant. De plus, sur la boîte, apparaît le mot « Blue Amberol » et la longueur de l'enregistrement : deux ou quatre minutes, détails importants qui ne sont pas indiqués sur le cylindre.

En plus de constater le nombre de nos cylindres utilisables, nous pouvons faire la liste des pièces, classiques ou non, qui remplissent nos tiroirs, et prendre conscience de la mémorisation de plusieurs mélodies par nos bonnes gens plus ou moins analphabètes.

Voici un fait qu'on a remarqué ces dernières années : plusieurs chansons ont été apprises il y a longtemps, par des jeunes, maintenant octogénaires.

Un peu après 1960, nous avons entendu à la radio, une vieille chanson intitulée *La valse brune*. Cette valse nous a plu et nous a rappelé que nous l'avions entendue sur le graphophone. Nous retrouvons cette valse sur un de nos cylindres et nous entreprenons d'en transcrire la musique sur papier. Mais, déception! Après le premier couplet, nous n'entendons que du bruit. Force nous est d'abandonner notre transcription, quitte à y revenir après d'autres recherches.

Mais voici qu'un groupe de visiteurs du troisième âge, de la Beauce québécoise, se ruent vers nos vieux graphophones. L'occasion était bonne de leur parler de notre déception à propos de *La valse brune*. Une octogénaire encore pleine d'entrain nous dit : « J'ai appris cette chanson, chez ma grand-mère, quand j'avais dix ans! » Notre question « Vous la savez encore? » déclenche la mélodie tant recherchée. Nous lui demandons de la répéter et nous écrivons les paroles et le refrain : « C'est la valse brune des chevaliers de la lune... » chantée solidement par cette visiteuse. Nous nous sommes rendu compte que plus d'une autre pièce de notre folklore avait été empruntée au graphophone.

Lors de cet inventaire, nous avons mis la main sur plusieurs livrets publicitaires dont bon nombre avaient presque cent pages. Ces colonnes de cylindres mentionnent d'abord le numéro de la pièce puis les autres détails, comme le prix. À l'époque de la publication du livret, ce prix était de 70 sous, rarement un dollar. Nous avons été agréablement surpris de retrouver tous les numéros de cylindres de

notre collection dans ces précieuses listes. Dans un des livrets, nous avons retrouvé même une facture datée du 27 décembre 1906, provenant du marchand de musique Ed. Archambault de Montréal. On y avait acheté trois cylindres dont les numéros apparaissent sur la facture.

Il serait peut-être intéressant pour certains lecteurs de savoir comment le Centre franco-ontarien de folklore a acquis ces vieux instruments de musique et sa collection de cylindres. Il serait bien long de raconter l'histoire de chaque acquisition, mais dressons le cadre général de la recherche au sein de notre institution.

Pour le moment, retenons que le fondateur de notre Centre de folklore a parcouru de vastes régions au cours de ses enquêtes. Tout ce qui concernait le patrimoine l'intéressait, et il a noué de nombreux contacts avec ses informateurs, dans le domaine de la littérature orale et de la chanson. Même au cours de ses études universitaires, il ne perdait aucune chance d'aller visiter les marchands d'antiquités et les *pawn shops* ou monts-de-piété. Ces différentes boutiques offraient parfois des pièces précieuses à prix accessible, même aux chercheurs n'ayant qu'un modeste budget. C'est ainsi que nous avons mis la main sur un des premiers gramophones, *Gram-O-Phone*, pour la modique somme de huit dollars; et cet appareil à aiguille d'acier fonctionnait très bien. L'auteur du présent article est allé, un jour, de Québec à Cap-Chat, village situé à 350 km, pour en rapporter un graphophone, dont on voulait se débarrasser et l'envoyer aux ordures. Cet instrument, à diamant, était accompagné aussi de quelques cylindres en bon état.

Autre acquisition : grâce à un ancien élève du fondateur du Centre, notre institution a fait l'acquisition d'une douzaine de cylindres. L'élève avait acheté ces objets dans un marché aux puces, pour la somme de vingt-cinq sous.

Mais la plus grande partie de notre collection de cylindres nous a été donnée par une famille de Montréal dont l'un des membres vivait à Sudbury, Ontario, et connaissait le fondateur de notre Centre de folklore. Ladite famille a loué un camion qui a transporté de Montréal, soit sur une distance de 450 kilomètres, un meuble contenant plus de 200 cylindres, et un bel appareil ou graphophone pourvu de cinq tiroirs où étaient rangés cent cylindres en excellent état. À ce meuble, s'en ajoutait un autre contenant au-delà de deux cents cylindres. Ces cadeaux ont encouragé le Centre de folklore à continuer la cueillette de ces miettes de notre patrimoine.

L'article de M. Green nous permet d'espérer qu'un jour, notre collection inspirera les chercheurs dans plusieurs domaines : musique vocale, instrumentale et même l'histoire des artistes d'autrefois. Nous avons dans nos tiroirs au moins quatre livrets – plusieurs centaines de pages – dans lesquels les vendeurs de cylindres de Thomas Edison donnaient, en plus des titres de pièces, le nom de l'artiste et le registre de sa voix. Un auditeur qui affectionne une voix de ténor, de baryton ou de basse peut jouir de sa voix préférée, en jetant, un coup d'oeil sur ces catalogues. Nous possédons, au Centre, quatre catalogues portant tous le titre américain de *Trade Catalogue of Edison* : 1911, 1915, et deux de 1916. Ces catalogues comptent de 72 à 104 pages, et chaque page annonce une moyenne de 70 titres, ce qui totalise 25 000 cylindres *Amberol Records*. D'ailleurs, dans le catalogue de 1915, les numéros de cylindres

vont au-delà de 28 000. M. Green n'exagère donc pas, dans son article de 1999, en écrivant, à propos du projet relatif à l'Internet : «Les deux premières étapes du projet *Le Gramophone virtuel* étant terminées, nous avons ainsi franchi une étape marquante dans l'entreprise qui consiste à rendre accessible à tous les Canadiens le vaste patrimoine canadien des enregistrements sonores.» Plus haut, dans ce même article, il écrivait à propos de numérisation globale des enregistrements sonores les plus importants, que ce système moderne réduirait « l'usure des disques originaux fragiles en contribuant à les conserver pour les générations futures.» Un paragraphe plus bas, l'auteur signale que l'enregistrement des disques 78 tours [susciterait] « un intérêt accru pour ces disques et, nous l'espérons, [encouragerait] d'autres collectionneurs à aider la Bibliothèque nationale à combler les lacunes de sa collection nationale d'enregistrements sonores. »

Il y a deux ou trois mois, nous avons signalé, au conseil d'administration de notre Centre de folklore, l'importance de notre collection de plus de 300 cylindres de cire. Des visiteurs étrangers et canadiens, disions-nous, nous trouvent chanceux de posséder une telle richesse. Beaucoup de musées plus célèbres que le nôtre seraient fiers de posséder la moitié d'une telle collection, et surtout de pouvoir en écouter le contenu, grâce à nos vieux graphophones qui fonctionnent encore. Des équipes de radio et de télévision sont heureuses d'enregistrer des extraits de nos cylindres presque centenaires. N'oublions pas en effet, que chaque boîte contenant un cylindre porte aussi la date de l'enregistrement initial de Thomas Edison. Cette dernière date, d'après notre inventaire, varie entre 1903 et 1913. Mais dès 1913, Thomas Edison vendait

un gramophone à aiguille d'acier; il était possible d'entendre les mélodies grâce à un diamant fourni avec l'appareil. Ce diamant était fixé à un manchon cuivré facilement adaptable à la place de l'aiguille.

On nous reprochera, sans doute, de posséder des cylindres qui contiennent beaucoup de pièces anglaises et américaines, mais une brève incursion dans nos tiroirs révélera que Thomas Edison a enregistré et vendu beaucoup de pièces françaises, grâce à la *Compagnie Française du Phonographe Edison*. Malheureusement, une faute d'orthographe a suivi les cylindres de cette Compagnie à travers les continents. Au-dessus de la signature de Thomas Edison, on a écrit « Marque déposé », le mot « marque » étant passé du genre féminin au genre masculin. Malgré cette faute d'orthographe, plusieurs douzaines de pièces françaises se retrouvent dans notre collection. Jusqu'à présent on ne nous a pas tenus responsables de cette faute. Nous citerons cependant quelques titres de nos pièces françaises : *Rendez-moi ma belle*; *Les dragons de Villars*; *les 28 jours de Colette* (duo); *La petite Tonkinoise*. Nous avons remarqué, au cours de notre inventaire, que la plupart des pièces françaises portent un numéro au-dessus de 17 000, alors que le numéro UN de la collection s'intitule *William Tell Overture*, de Rossini. Nous avons pu identifier ce premier numéro de la collection entière, dans nos livrets publicitaires.

Nous n'avons encore rien dit au sujet de notre collection de disques de 78 tours, dont quelques uns ont un certain âge. Du classique, du populaire, du folklore, des fables, des textes tirés d'anciens journaux, bref, tout un lot de vieux 78 tours qui ont été inventoriés il y a une trentaine d'années, mais dont les rapports ont été perdus depuis plus de deux

décennies. Il s'agira bientôt d'y mettre de la patience et du temps pour refaire l'inventaire de tout ce vieux matériel. Lors de notre dernier déménagement, vers 1985, nous avons retrouvé un disque 78 tours intitulé *Baptiste et Betzémire*. Or ces deux personnages revenaient chaque semaine, dans la PRESSE, et s'échangeaient des propos aigres-doux, au cours de discussions centrées sur la politique des années 1920. Baptiste, avec son gros bon sens terrien; Betzémire, avec son sens pratique de cuisinière et de reine du foyer. Nous aurions du plaisir à ré-écouter des discussions relatives aux politiciens et aux manipulateurs de cette époque lointaine. Il y aurait de belles comparaisons à faire entre les débuts de notre siècle et notre politique actuelle!

Il y a quelques années, le Ministère ontarien du patrimoine nous a invités à rédiger des projets relatifs à notre culture franco-ontarienne. Auparavant, nous avons obtenu de ce ministère les subventions qui nous ont permis de faire repiquer nos anciens rubans sonores conservés depuis plus de quarante ans : chansons, contes, et autres textes à caractère culturel. On nous avait dit que le repiquage de nos cylindres de cire serait un excellent projet.

Lors de la rédaction de ce projet, nous avons ainsi fait faire, par un technicien local, une estimation des dépenses qu'occasionnerait ce long travail de repiquage. Évalué à environ 50 000 dollars, le coût en a fait sursauter plusieurs. Mais, pensons bien au temps consacré aux manipulations de plus de trois cents cylindres fragiles : retirer un cylindre de sa boîte, l'enfiler sur le tambour de la machine, l'enregistrer, puis le remettre en place. Comprendons bien que, dans ce processus, les manipulations sont les mêmes pour un cylindre de deux minutes que pour un autre de quatre minutes. Le technicien a

également besoin d'un assistant pour enrouler le ressort du graphophone et enlever le frein de la machine, de façon à pouvoir placer le diamant-lecteur dans le bon sillon du cylindre.

Ajoutons à ce travail le temps consacré à la surveillance du filtrage de tout ce matériel sonore, enregistré il y a très longtemps, et à la merci d'une mécanique souvent bruyante. N'oublions pas, non plus, le coût du matériel qui recevra ces textes d'un autre siècle. Ledit technicien nous promet deux copies : l'une qu'on pourra utiliser au cours de démonstrations; l'autre, conservée en lieu sûr et destinée aux futurs chercheurs. Il faut avoir vu ce technicien à l'oeuvre pour se faire une juste idée des multiples gestes qu'il doit poser pour aboutir à un produit de qualité, sans abîmer cet ancien matériel : cylindres et graphophone.

Nous tenions à ce que ce repiquage soit exécuté dans notre milieu. Difficile d'imaginer ce même travail exécuté loin au Centre : risque de perte de cylindres, de bris de ces matériaux vieillis, coût de transport et d'assurances, en plus du coût de repiquage et du filtrage. Nous avons, dans notre musée, un vieux graphophone de grande qualité – comme nous l'avons signalé plus haut – instrument qui serait difficile à dénicher, même dans une célèbre ville. Pourquoi aller chercher ailleurs ce que nous avons chez nous?

Une fois repiqué, le contenu de ces vieux cylindres intéressera grandement les visiteurs de notre musée, sans danger d'affecter la cire ni abîmer nos vieux instruments. Il pourrait aussi susciter l'intérêt de bien des gens de l'extérieur, au cours d'expositions itinérantes. Il pourrait surtout inspirer la jeune génération

qui ouvre grands ses yeux devant cette ancienne technologie, à l'origine des procédés modernes.

De plus, ce transfert de la cire à l'électronique montrerait à notre population que le Centre de folklore a à coeur d'utiliser, à des fins artistiques ou scientifiques, les documents sonores qui lui ont été confiés. Les donateurs et leurs descendants sauront que ces dons sont appréciés même par des étrangers, et préservés de l'oubli ou de la destruction. Les responsables du Centre se rendront compte que leurs promesses de protection et d'utilisation de ces biens patrimoniaux ne sont pas restées sans lendemain.

En terminant, il nous semble intéressant de partager quelques remarques à propos du prix de ces cylindres, à différentes dates...

Nous avons signalé plus haut (p. 28) que nous avons retrouvé d'anciens catalogues publicitaires des débuts du XX<sup>e</sup> siècle. Ces catalogues nous donnent, la plupart du temps, le coût de ces cylindres. Un détail nous a étonnés : le prix est parfois différent, suivant que le client demeure aux États-Unis ou au Canada. Ainsi, dans la première partie (Part I) du catalogue de 1911, Thomas Edison offre les cylindres de deux minutes pour 75 sous aux États-Unis, mais pour 85 sous au Canada. À la page suivante, on annonce des cylindres, probablement de meilleure qualité (*Grand Opera Selections*), toujours de 4 minutes, au prix de 2 dollars aux États-Unis, mais de deux dollars et demi, au Canada. Nous croyons que cette différence était due au frais postaux car, à cette époque, les devises canadienne et américaine étaient équivalentes.

Ces mêmes livrets nous démontrent que dès 1911, Thomas Edison était sensible aux

clients de plusieurs cultures. Les six premières pages du premier livret contiennent des pages destinées à satisfaire les clients de plusieurs pays, comme l'Allemagne, l'Italie, la France et même un *Stabat Mater* en latin. Quant aux autres livrets, le client doit se guider surtout sur le titre de la pièce. Nous savons tous que *La Marseillaise* est d'origine française, que *Mother Machree* est de source irlandaise, et que notre *O Canada* est bel et bien canadien.

Thomas Edison a popularisé certaines danses, tango, valse, fox trot, et une grande variété de danses dans de nombreux pots-pourris. On y danse au son du violon, de la cornemuse, du xylophone ou des cloches.

Parmi nos vieux catalogues, nous en avons trouvé un qui nous ramène à Toronto et à un autre instrument, le piano automatique (*Piano Player*) vieille pièce qui fait également partie de notre musée. Cet instrument joue des mélodies enregistrées, grâce à une sorte de code, sur de nombreux rouleaux de papier. La Compagnie *QRS* de Toronto produisait ces rouleaux, en 1921, s'il faut en croire le livret que nous avons en main. Nous possédons une soixantaine de ces rouleaux, dont plusieurs contiennent des chansons françaises, par exemple *La Madelon*, *Vive la canadienne*, *l'Hirondelle* et *le prisonnier*... Malheureusement tous ces rouleaux restent muets depuis que notre piano est rendu hors d'usage à cause de manoeuvres de visiteurs imprudents. Il faudra faire réparer cet instrument de 1916 avant de songer à repiquer la musique de ces nombreux rouleaux. Le manque de surveillance est à l'origine de cet accident. Nous pourrions faire réparer notre piano, mais nous attendrons de trouver aussi les fonds, avant de procéder à cette réparation. Nous avons déjà payé une grosse somme pour faire renouveler le grand nombre de tuyaux

conduisant l'air comprimé, à partir du pédalier jusqu'au lecteur du code.

Nous avons fait le tour, croyons-nous, de cette richesse et de nos problèmes. Il reste à souligner que l'article de M. Green dans le *Bulletin de l'ACBM*, nous a grandement intéressés et nous a donné l'occasion de prendre conscience de nos responsabilités relativement à la préservation et à la diffusion de notre patrimoine. De plus, l'article de M.

Green nous a forcés à regarder avec des yeux neufs les richesses culturelles qui dormaient depuis longtemps dans nos tiroirs ou sur nos étagères.

Merci, M. Green, de redonner le courage à des chercheurs qui se sentent parfois seuls! Nous espérons que notre article pourra aider d'autres groupes qui sont confrontés aux mêmes problèmes que nous.

